

Libération

CONTROVERSES AUTOUR DE L'OPERATION « VICTOR »

LA DEUXIEME BATAILLE D'OUVEA

Les conditions dans lesquelles s'est déroulé l'assaut contre la grotte de Gossanah continuent de susciter questions et polémiques. Mis en cause par le capitaine Legorjus, patron du GIGN - qui lui reprochait d'avoir poussé à une solution de force - Bernard Pons, s'est longuement défendu hier au cours d'une conférence de presse. Il semble bien cependant que les diverses possibilités de négociations

ne aient pas été épuisées. Selon nos informations, Jacques Chirac n'aurait ainsi pas donné suite au nom d'un médiateur proposé par l'Elysée. Il aurait également envisagé de remplacer certains des chefs militaires en place, jugés trop réticents à l'emploi de la force. Jean-Pierre Chevènement, ministre de la Défense, s'est pour sa part employé à rejeter toute la responsabilité des opérations d'Ouvéa sur l'autorité politique de l'époque.

Lire page 2



DAHO, CHRONIQUES MARTIENNES D'UN CHANTEUR LUNAIRE

Quittant résolument les rivages yéyé-chics du « Satori Pop », le chanteur rennais devenu grand s'essaye à l'expérimentation. Résultat : « Pour Nos Vies Martiennes ». Journal de son enregistrement londonien page 32.



LES SECRETS DES LETTRES ARABES

Le premier festival de la calligraphie arabe vient de se tenir à Bagdad. Cet art à la fois raffiné et populaire accompagne la culture musulmane. Ses maîtres ont confié à notre envoyé spécial quelques-unes des techniques jalousement préservées. Lire page 20.

COUP DE BLUFF SUR LES LOYERS

Alors que la loi Méhaignerie repose sur un système de référence à partir des loyers pratiqués, le fichier de la très sérieuse Chambre nationale des administrateurs de biens, qui sert entre autres d'étalon, semble incorrect. Toujours en faveur des propriétaires. Lire page 22.

SNECMA : L'USURE

Après dix semaines, les employés de la SNECMA ont voté hier la levée des piquets de grève en échange de l'abandon des sanctions contre des animateurs du mouvement. La direction n'a rien lâché sur les salaires et les syndicats annoncent la poursuite des débrayages. Lire page 8.

DAHO MADE IN ENGLAND

Londres (envoyée spéciale)

Il a trouvé son hôtel : celui de Freud (dont on taira donc le nom) ; il peut y rêver intelligemment sous le baldaquin du lit. Il songe d'ailleurs à se mettre en quête d'un vrai pied-à-terre londonien, probablement plus petit que le 320 m² sympa qu'il vient de s'offrir à Montmartre pour remplacer avantageusement son appartement de la terne rue Navarin, où il ne pouvait même pas ouvrir les fenêtres à cause des poubelles.

Début février, le 11 exactement, premières démarches : d'abord, trouver les musiciens. Le batteur ne pose pas problème, ce sera Chuck Sabo (*Hollywood Beyond, Quiet Man*), Américain émigré à Londres, dont Daho a fait la connaissance quand il tournait avec les Comateens et qui l'a déjà accompagné pendant la tournée *Satori*. Le guitariste reste le fidèle Xavier Geronimi (surnommé Tox et amateur de vin rouge). Grâce à Chuck, Daho rencontre à point nommé David Munday, un autre Américain qui vient de finir une tournée avec Sinead O'Connor. La question claviers réglée, restait celle du bassiste : Chuck, encore lui, débusque Busta Jones — qui a officié chez ENO et Talking Heads ; signez là.

Ensuite, le producteur. Daho avait pensé à Phil Thornalley (producteur du *Pornography de Cure*), mais celui-ci est occupé : « Ça va être difficile. La musique est si intime, je veux revenir à un certain minimalisme et aux guitares, j'en ai marre des machines », raconte Daho, avant de faire écouter la démo de *Bleu comme toi*, une des deux musiques qu'il a composées pour cet album (avec *Affaire classée*), emballage gai pour une chanson désespérée. Déjà, il n'arrête pas de dire qu'il a l'impression de faire son premier disque, et il n'a pas, depuis, cessé de le répéter : « Je ne renie pas mon passé, mais ce disque est le premier de la maturité, il annonce les derniers albums. »

C'est avec *Bleu comme toi* et *Stay With Me* (des Comateens) que Ben Rogan (qui a travaillé avec Sade, Everything but the girl, Working week, The Smiths, Mark Almond, Banshees, Sting) est testé : « J'ai peur qu'il ne fasse dans le jazzy cha-cha chic. Je pourrais produire tout seul mais je finirais par faire quelque chose de très prévisible. Je veux quelqu'un qui respecte ce que je suis, tout en m'aidant à aller ailleurs. » Prudence révélée non justifiée, Ben Rogan va rester jusqu'au bout.

Après deux jours de visite des studios, Daho retourne à Paris (se faire extraire un kyste dentaire : « Heureusement qu'on ne fait pas les photos maintenant, je ressemble à Elephant Man ! »).

D'un coup, comme libéré, il accélère. Les répétitions commencent, aux John-Henry Rehearsal Studios d'Holloway Road (là où Cure met au point ses tournées) : « Pour savoir si le groupe est cohérent. La plupart des musiciens ne me connaissent pas, ils peuvent même penser que je fais mon premier disque. » Pendant trois jours, tout ce petit monde fait et refait inlassablement les deux titres prévus.

Ben Rogan est présent. Daho a parfois du mal à le comprendre tant il contracte ses phrases, Tox ne parle pas un mot d'anglais, mais David parlant couramment le français... Etienne Daho, anxieux, tient à terminer tous les textes avant d'enregistrer. Il n'y arrivera pas.

Pour l'instant, l'album s'appelle *Daho in Blue*, il a le temps de changer : « J'avais pensé à ça parce qu'il y a beaucoup de références au bleu et qu'il est sans concept, mais ça sonne vraiment trop cliché. »

Le 22, la bande de musiciens, devenus potes, rentre au studio Master Rock, sur Kilburn High Road. Tous les matins, avant de s'y rendre, Etienne Daho

(essaie de) passe(r) par la piscine et le bain turc. Il s'achètera même, plus tard, un de ces engins à ressorts censés vous aider à vous maintenir en forme (quand ils ne vous claquent pas au visage) : extenseurs de nos grands-pères. Pourtant, il ne sait pas encore que la pochette, une peinture de Guy Peellaert (*Diamond Dogs* de Bowie, *It's Only Rock And Roll* des Rolling Stones, *Variations seventies*, le décor de *Cinéma-Cinéma*, le mythique *Rock Dreams* et le sous-édité *Las Vegas*, les affaires de Wim Wenders...), le représente beaucoup plus balèze qu'il n'est en réalité (« J'aimerais être un peu moins crevette », confie-t-il) sur fond de fête foraine : « Le summum du cauchemar, le genre d'endroit censé être gai mais qui fout le malaise ; ça illustre bien l'atmosphère du disque. »

Coup de frein, le 26 : rien ne va plus. Les douze violons de *Stay With Me* ont bien fait leur boulot, mais plus per-

Les Anglais préfèrent enregistrer en France, les Français passent la Manche. Pour Etienne Daho, de Rennes, après Paris-Satori, Londres était évident. C'est là qu'il a enregistré « Pour nos vies martiennes ». Chronique.



« Je ne renie pas mon passé mais... »



... ce disque est le premier de la maturité...



... il annonce les derniers albums.

sonne ne sait ce qui se passe pour *Bleu comme toi*. J.-P. B., l'ingénieur français, râle : « On ne sait plus où on va. » Les guitares crades (Daho aime Jesus and Mary Chain et Suicide) sont essentielles mais doivent couler en dessous du tout. Difficile de trouver le bon mix, celui-là est de toute façon trop varié (*la Variété*?). On repart à zéro.

Jusqu'au 1^{er} mars, Daho travaille, sans musiciens, avec J.-P. B. et Ben. Seule, Ginette Laundry, la femme de Chuck, chanteuse sur l'album de The Glove et membre de Quiet Man, viendra faire des chœurs.

A partir de là, trois quarts à Londres, un quart à Paris, *Pour nos vies martiennes* va prendre sa forme définitive. Entre-temps, il aura failli s'appeler *Where's My Monkey*, en souvenir du jour où Daho a oublié son petit « singe » en peluche fétiche dans son hôtel londonien. L'incident perturbateur (l'hôtel prévenant même le personnel ahuri de Virgin France!) n'aura finalement pas eu une aussi grande conséquence mais a modifié, tout de même, le titre d'une chanson, *Where's My Girl* se transformant en *Where's My Monkey* (musique de Jérôme Soligny).

« Ça m'a un peu pris la tête, mais c'est vite devenu une blague. La chanson reflète le côté exagéré et rigolo de la situation. Mais il ne fallait pas que l'album porte le titre de la chanson la plus anecdotique et la plus tarée du lot. *Pour nos vies martiennes* correspond plus à ce que je ressens : l'impression qu'on vit une période dure et agressive, surtout à Paris. »

A Londres, le Daho peut prendre le métro (à peine s'il est parfois reconnu par les Français en vacances : « Daho ? Est-ce que c'est Daho ? »), aller au concert (Stump, Woodentops, Yargo, Voice of the Beehive — ce coup-là, il a papoté quelques minutes avec William Reid, des Jesus and Mary Chain).

C'est avant celui de Luxuria (nouveau groupe de l'ex-Magazine Devoto) qu'il a revu Theo Hakola, dans un pub près du Town and Country Club, qu'on retrouve du coup en train de jouer du violon sur *Affaire classée* : « On se connaissait vaguement depuis Orchestre rouge. Il est très consciencieux, très professionnel, il a recommencé plein de fois... » Atmosphère lourde et tendue, « habillage solennel et sérieux », deuxième et dernière musique de Daho sur l'album — Daho qui ne se considère pas comme un musicien, ne jouant d'aucun instrument et ne composant qu'avec sa voix en chantant l'un après l'autre les rôles des différents instruments : « Je n'en fais jamais plus de deux ou trois, je retombe toujours sur la même chose. »

Pour *Pour nos vies martiennes*, neuf autres invités se sont succédé ou rencontrés autour de la table de tennis de table de Master Rock, Daho préférant quant à lui, pour se détendre, le jeu électronique *The Defender* (photo), auquel il a eu le temps de devenir champion, ou la machine à sous du pub d'à côté (irlandais, ils le sont tous dans le quartier) qui l'amuse comme un gamin.

On a déjà mentionné la blonde Ginette, du Glove. Côté femmes, Armande Altaï, la professeur de chant de Daho (« Je ne suis pas sûr que ça se remarque », dit-il en pouffant), carillonne des vocalises de sirène sur *Caribbean Sea*, chanson écrite avec Edith Fambuena, la guitariste des Max Valentin, l'été dernier dans le sud de la France (« Elle me rappelle les retours en bateau à Saint-Martin, aux Antilles, avec le coucher de soleil sur une mer noire, l'impression d'être dans un tableau ») et fait des chœurs sur *Affaire classée*.

Edith Fambuena est arrivée plus tôt, pour ajouter sa guitare à celle de Tox sur *Bleu comme toi*, avant de se plonger



Etienne Daho couché dans la lagune martienne à Londres : « Un jour, cette Angleterre-là sera perdue dans le tunnel. »

dans la mer des Caraïbes.

D'autres sont restés moins longtemps ; comme Helen Woodward pour *Musc et Ambre*, une des deux chansons, avec *Des Ir*, cosignée par Arnold Turboust : « Une vieille chanson, faite à l'origine pour Lio. Elle s'appelait alors : Que tu me croies. »

Daho, sur la maquette, chantait : « *Je serai raide, je serai folle* », puisque le texte était destiné à une femme. Il a été proposé à Barbara, Isabelle Adjani, Jane Birkin et Françoise Hardy. Avant de finalement changer de sexe. Le côté sombre créé par le piano lancinant a finalement décidé Daho à inclure *Musc et Ambre* entre le *Plaisir de perdre* (composée par Rico Conning, du groupe Torch Song, d'abord destinée aux Bangles, dont Daho a eu le plus grand mal à faire les paroles, consacrées à une personne précise et à la poudre, et sur laquelle Jérôme Pigeon est venu faire des chœurs : « On a essayé de faire les Beach Boys ») et *Winter Blue*.

Pour cette nouvelle composition de Rico Conning, épaulé par Laurie Mayer (également Torch Song), Daho s'est essayé au duo avec Laurie, voix claire et presque monocorde à la Young Marble Giants.

Ne manquaient plus que Lynn T. Bird et Nick North pour *Stay With Me*, composé par le frère de Nick, Oliver : « Il l'avait écrite pour les Comateens à qui elle n'a pas convenu. Nick m'a apporté la chanson à Paris et j'ai tout de suite adoré son lyrisme, même si elle est plutôt standard et qu'on peut avoir l'impression de l'avoir déjà entendue... Oliver est mort quelque temps après. Pendant que je faisais les voix, à Paris, les Comateens mixaient leur album, dans le même studio, à Plus Trente, et ils sont venus faire des chœurs. Je suis aussi allé chanter sur leur version, puisqu'ils ont finalement décidé d'enregis-

trer *Stay With Me*. Quand Nick a entendu les violons, il s'est effondré, en larmes. »

Retour en arrière. Tox, pour répéter, énumère sans cesse la même suite d'accords, Daho l'enregistre et une mélodie lui trotte dans la tête. Au dîner, pris en commun dans la salle à manger de Master Rock, il ne décroche pas un mot, trop obsédé par ce qu'il compte en faire : « Un bout de chanson qu'il ne fallait pas plus développer ; elle se tient très bien en une minute. Les guitares-cornemuses du début nous rappellent (à Tox et à moi) la Bretagne. »

Quatre hivers ouvre l'album (voix noyées — « J'étais un peu saoul pour le chant, ce qui explique le grain fumailon » — et guitares saturées), *Heures hindoues* le clôt. C'est David, le clavier élané aux allures de danseur, qui l'a offert : « Elle fait très Lennon... j'assume. »

Ben bataille avec Etienne, à cause du mixage de la voix, leur seul point de désaccord. Daho ne se considère pas vraiment comme un chanteur, il aime entendre sa voix fondue dans la musique comme un instrument supplémentaire. Il flippe tellement quand le moment de chanter approche qu'il se sent obligé de choper un rhume ou carrément une crève psychosomatiques. Il a l'habitude. Ben n'a pas lâché et Daho a fini par accepter : « Je ne chante jamais fort et, quand on noie la voix, on n'entend plus les détails qui la rendent vivante, ça devient terne et linéaire. Ben a raison. »

Les textes ont été écrits un peu partout : à l'hôtel, au studio, chez lui, mais toujours à la bourre : « Je les ai écrits encore plus rapidement que les précédents. » La fin de la collaboration avec Arnold Turboust (une insécurité qu'il a choisie), l'éparpillement (à travailler pour d'autres : Dani, Dutronc, Har-

dy...), une période dépressive lui ont encore plus fait sentir l'urgence de *Pour nos vies martiennes*. La facture, plus usuelle, serait due à l'écriture quasi automatique (« sur une nappe de restaurant », sur le lit, sur les genoux...) : « On peut considérer que les textes sont faibles, ils sont moins travaillés, mais leurs idées sont plus fortes. C'est un mariage bien consommé avec la musique. Ce n'est pas de la littérature ; juste des chansons toutes simples ». Comme *Des Ir* ? Cette fête foraine hitchcockienne

(où il faut tendre l'oreille pour remarquer la voix de M. pock) annonçant « *My mother was a teacher* » était, au départ, une espèce de rock lent à la *Love Me Tender* ; c'est devenu le texte le plus hypnotique, rempli de flashes « qui se passent de tout commentaire ». « *Ir*, en espagnol, veut dire partir ; partir veut dire : jouir. »

BARBARIAN

Pour nos vies martiennes, de Daho : sortie le 6 juin.

A Daho et à dia

PAR BAYON

De *Notte en Satori*, mi-Mike Shannon yéyé (pour le son) mi-Bashung rock (pour l'image), il tirait légèrement sur le Souchon new-wave, sans génie mais avec talent ; en se mêlant d'échapper à son destin (le savoir-faire français, ou compagnonnage « copains »), il tire à hue et à dia.

Un coup en anglais-yahour de Plo-meur Beudou—les—Andouillettes (« Please don't leave a broken heart alone »), dans la haute tradition *Johnny Hallyday sings american rockin' hits* (Et qu'est-ce que ce serait, s'il n'avait pas sa licence d'anglais !), un coup en français de cuisine (les vapeurs poétiques spleen-teen à la Marc Seberg, style « Les non-dits, les on dit », ou *Des Ir* : « Ir veut dire fuir, bla-bla, Des irs, désire-toi, déesse » ou « T'enivrer d'horizons irradiés ») — et qu'est-ce que ce serait s'il était britannique... ; un coup retombé pour la France (à la case Turboust-Darcel : *Musc et Ambre*) ; un coup Beatles comme tout le monde, de Prince à Jackson en passant par Billy Bragg,

Inmates, Zappa, Hue & Cry, Michele Shocked, etc. (*Affaire Classée*) ; un coup (Edipe Hardy (re-*Affaire*) ; un coup McCartney (*Mule Of Kyntyre* revisitée *Bagad de Lambiwé* saturé « mode » à la Jesus Sonic & The Mary Dü sur l'ouverture *Quatre Hivers*) ; un coup Lennon (samplerisé sur le clavier imaginaire des *Heures hindoues*, qui évoquent d'ailleurs enfin sans ambiguïté *Rockollection-Grenadine* avec ses harmonies Simon and Garfunkel — quand ce n'est pas Erik Satie pianiste flasque sur l'envoi) ; and so on...

Bref, à force de tirer sur les réserves, le petit doué de la classe Rennes 80 (ex æquo pop avec Niagara) pourrait paradoxalement donner aujourd'hui, à l'instar du si fastidieusement tarabiscoté Prince *Lovesexy* 88, le sentiment qu'il pousse un peu (voir le lanternant duo avec Laurie Mayer par exemple, gachant une mélodie bien venue : *Winter Blue* ; voir les fins de face « zigouigoui », très 70, rallonges de piano faussement cheap ou de cordes faussement riches ;

sans insister même sur ces coquetteries de lyrics en franglais). Quand Daho (au prénom mis au goût du jour par la néo-Nicole Croisille), discrètement éparpillé, emprunté, plutôt fouillis que plus fouillé, faussement mature, chante « *Where is my monkey?* », justement, on se le demande...

Au moins l'ami Etienne ne compromet-t'il pas encore irrémédiablement, dans cette louche aventure londonienne, son petit crédit à la banque des assignats « confiance » ; il lui reste (il lui restera sans doute toujours) quelque chose d'inestimable à nous vendre : l'OVSE.

Avec ses écharpes de fog au cou et ses voiles de spleen dans la gorge, en effet, Etienne Daho est autant de fois qu'il y a de zéros dans un disque de platine, Le lycéen français immortel perdu, en compagnie du collégien prémonitoire de *Mort à crédit*, sur le Ferry Fantôme des séjours linguistiques.

Sur le pont supérieur, pieds empêtrés dans les palets ou tanguant dans leur luggage culturel, cœur au bord des lèvres, certains vomissent ; d'autres, dans la houle, essuient les éclaboussures rabattues en bourrasque ; les troisièmes hument juste romantiquement les embruns de Manche, transcendés par le passage du Channel. Etienne Daho est au bar, marin d'eau douce en gilet *Querelle* de ce trip initiatique embrumé aux mélanges.

Un jour il sera trop tard, cette Angleterre-là, faille spatio-psycho-temporelle des « vacances studieuses » sexuelles de l'adolescence, véritable « anywhere out of the world » sur pas de porte de notre mini-fin de siècle Vieille Europe (500 balles le week-end à Londres), aura disparu, noyée sous l'écume des over-crafts ou happée par le « tunnel ».

En attendant, précieusement — et bien peu sciemment, de toute évidence —, Daho perpétue vaguement ce rêve anglo-verlainien entre deux eaux (la « flache » et la Tamise) ; il faut lui rendre cette justice.

On le préfère sans doute à Paris, provincial « monté » à distance juste assez anthropologiquement innocente du Flore pour s'en émerveiller encore, comme d'une Dani ou de ce pitoyable Henri Miller de Clichy-cliché (tout juste bon à bluffer, à coups de sous-Céline rédigé au poireau, nos années 50 gogo), qu'à Londres, froggy-rosbif petit pied (même chaussé Jodpur à élastique) — n'empêche. A la recherche du « shète » perdu, bon gré mal gré c'est lui, Lloyd Smith breton planté au Virgin Megastore de Tottenham Court Road tel qu'on se l'imagine. Et de Portobello Puccas Road à Woodentops Station, en passant par Torch Song, Young Marble Week End ou Syd Barrett Street (avec changements à Comateens, Nico, Huguenin — tiens ? — ou Suicide), on peut aisément faire encore un bout de chemin avec lui, teuf-teuf, sur ses rails « en mou de veau » — comme dirait le créateur du « bouton à cinq pattes ».

Tube underground dans le droit-fil pop *Satori* (*Plaisir de perdre*, la réussite humblement « soixante » de ce volume aux ambitions autres) ou métré velours (*Musc et ambre* — avec ce mot d'anthologie : « Etendu dans la lagune »... Champion !), dérailage concerté ou ligne blanche (*Monkey etc.*) : avec son timbre cliff-richardien par défaut (telle la doublure Chat de Dick Rivers, fatalité et vocation prestigieuse franchie des éternelles *Fin de l'été sur la plage*, à peine déportée des années soixante aux quatre-vingt-dix et de Nice à Mars), Etienne Daho 88 laisse assez de petits grains de sable rock repérables sur ses pistes pour pouvoir, en pleine « grisaille », retrouver sa voie. Martiale ?